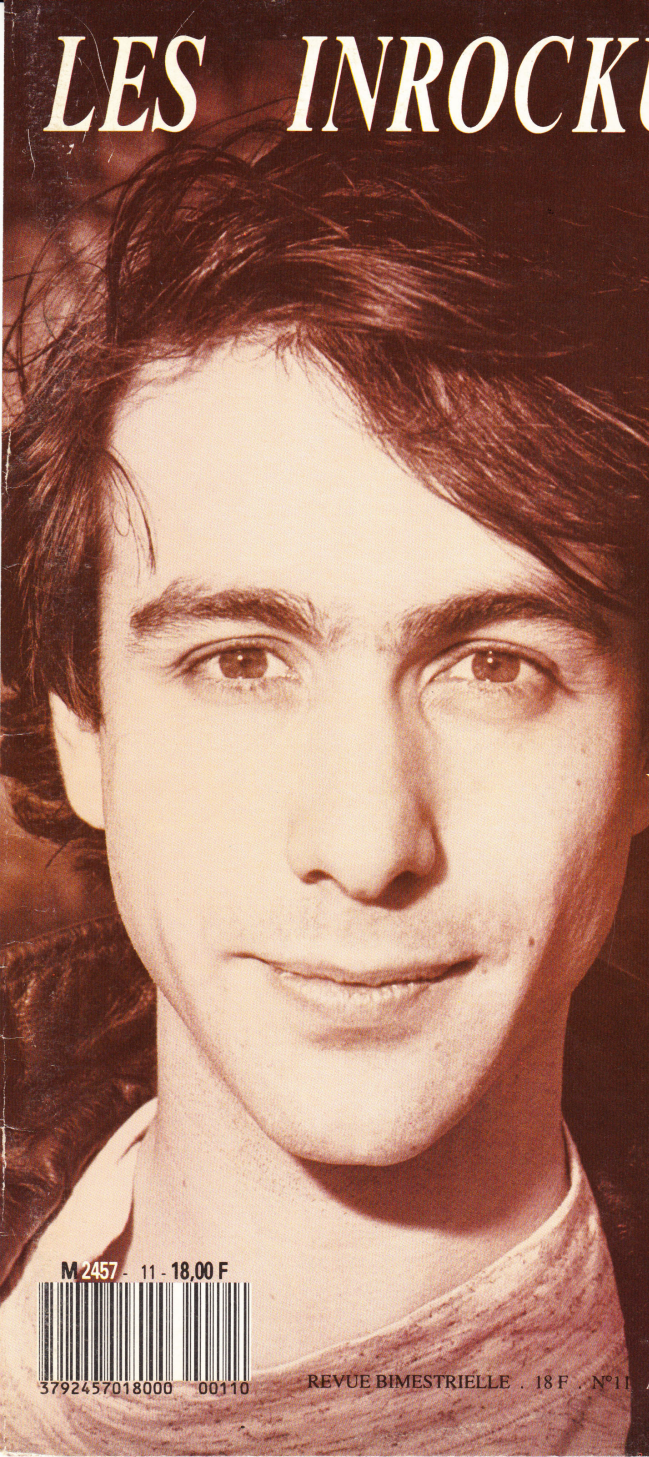


LES INROCKUPTIBLES

interviews & chroniques



WOODENTOPS

POGUES

JONATHAN RICHMAN

BERURIER NOIR

PASTELS

MARTIN STEPHENSON
& THE DAINTEES

THE MISSION

TRIFFIDS

MANO NEGRA

YOUNG MARBLE GIANTS

STUMP

BILL PRITCHARD

SORDIDE SENTIMENTAL

Mc CARTHY

THEY MIGHT BE GIANTS

JERRY HARRISON

ALMODOVAR

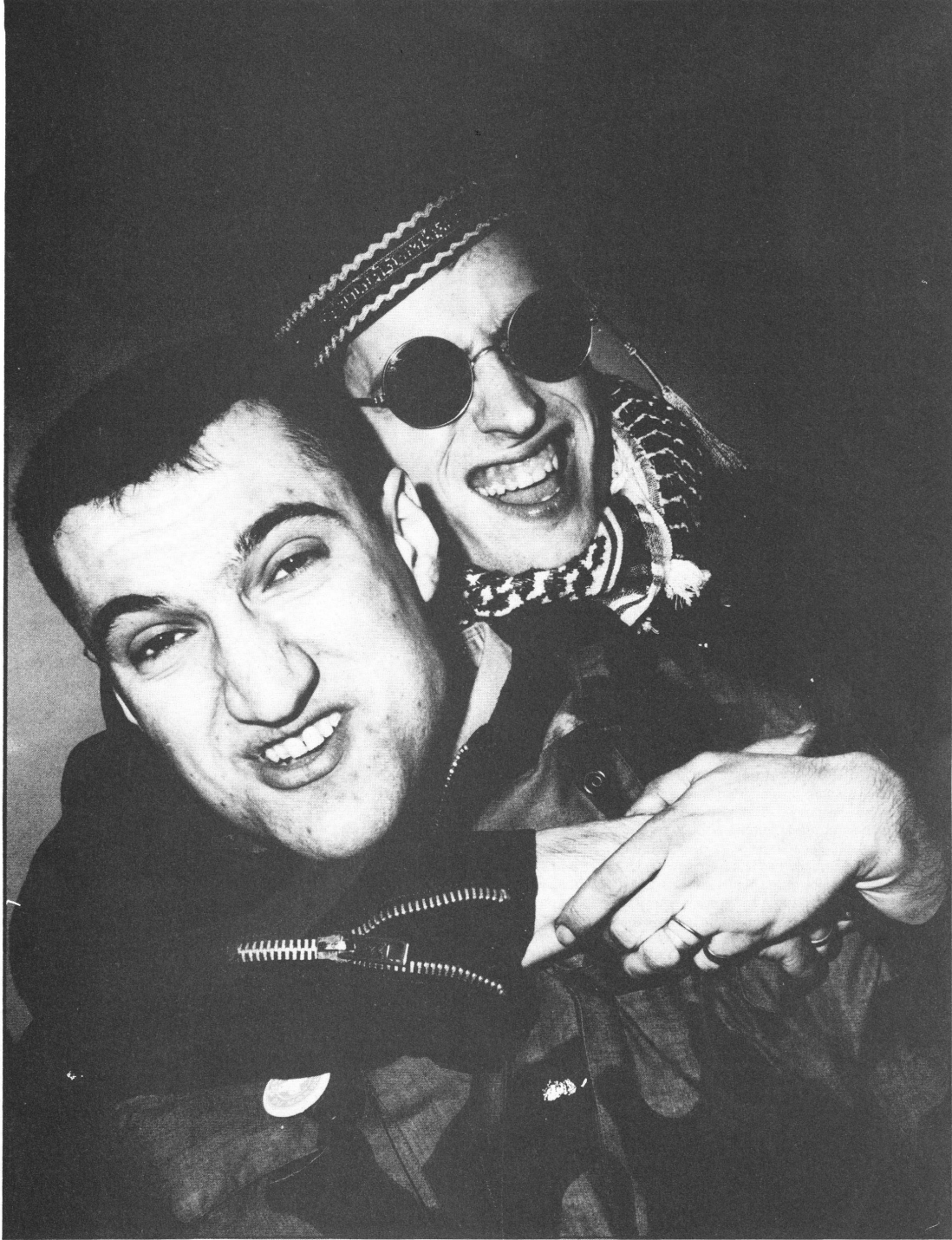
et

RAYMOND DEPARDON

M2457 - 11 - 18,00 F



REVUE BIMESTRIELLE . 18 P . N°11 . AVRIL - MAI . ISSN N°0298-3788



Eric Mulet

BERURIER NOIR

Les Corsaires

LE PHÉNOMÈNE DU ROCK FRANÇAIS
DE CES DERNIÈRES ANNÉES
SAVOURE CRÂNEMENT SA VICTOIRE :
LE 3 MARS 88, UN ZENITH BONDÉ SANS L'AIDE DE PERSONNE.
QUELQUES HEURES AVANT LE BRAS D'HONNEUR,
SON NOYAU DUR
(FRANÇOIS & LORAN, SURVEILLÉS PAR MARSU, MR BONDAGE),
SE LAISSE TRAQUER, SANS SON GRIMAGE HABITUEL.

Les Bérus au Zénith, c'est la grande aventure ?

(Loran) On voulait depuis longtemps faire un concert à Paris, parce que c'est un endroit où l'on vit, c'est important pour nous. Il se trouve que l'on a démarché auprès de toutes les salles, qu'il n'y en a qu'une qui correspond aux conditions que l'on demande, c'est à dire une entrée à 50f, ce qui me paraît honnête. . .

(François) C'est plus qu'honnête, une entrée à ce prix là, c'est aussi se foutre de la gueule des gens qui passent d'ordinaire au Zénith. Quand tu vois que le prix minimum des concerts est de 130f et au marché noir, je ne sais pas combien. Les organisateurs qui vont voir ça ! Et dans le monde des médias, ils vont être blêmes !

(L) Ce qui est bien, c'est qu'il y a des gens en ce moment qui parlent de ça en disant "ils sont fous de faire un concert là, c'est impossible, comment ils font ?" Et bien voilà, on le fait.

Pour ça, vous arrêtez de manger pendant une semaine ?

(L) Non, pour moi, un concert à 50 balles, ce n'est pas un concert moins cher, c'est un concert à un prix normal, ils devraient tous être à peu près à ce prix là. C'est raisonnable, non ?

(F) Il y a des groupes qui vont passer là et en fait le public va lui payer ses clops, sa bouteille dans les backstages... En fait dans le prix t'as l'impression que le public paye les caprices d'une star.

(L) Pas seulement ça, mais en fait tous les intermédiaires de la star. Et ils sont de plus en plus nombreux, de la bonne femme qui lui lime les ongles jusqu'au manager... Nous on ne fait pas ça, on n'achète pas de clops, on taxe directs les clops aux autres (rires)...

(F) Pour dire que les gens ne doivent pas aller au concert en plaçant leur argent comme sur une action au moment d'acheter leur billet.

(L) La "culture" à 130f, ça me paraît un peu cher.

(F) Est-ce que c'est encore de la culture, à ce prix là ?

(L) En même temps, ce qu'il faut se dire aussi, c'est qu'il ne faut pas justifier le fait que les concerts soient à 130f en faisant des concerts à 50f avec des moyens rachitiques. Il faut que le spectacle soit aussi fort et intense qu'un spectacle plus cher, c'est clair, sinon ça ne sert à rien.

Ce qui veut dire que vous avez des problèmes à vous adapter à une grande scène ?

(F) C'est certain que dans un concert comme ça, il y a deux mille personnes qui n'ont jamais vu le groupe et qui découvrent le spectacle, ça risque d'être froid. Mais le Zénith est une salle assez froide, c'est plus un enjeu, un pari puisqu'on ne gagne pas un kopek sur l'opération. Ceci dit, c'est intéressant pour tous les gens qui ont entendu parler des Bérus et qui n'ont jamais eu l'occasion par le bouche à oreille ou le porte à porte de venir à nos concerts.

(L) J'aime bien aussi ces concerts qui marchent au bouche à oreille, où les gens cherchent la salle, sans même savoir si c'est vraiment le bon endroit...

(Marsu) Il y a beaucoup de kids qui n'ont jamais vu le groupe et qui n'iraient pas dans les salles qu'ils ne connaissent pas. C'est évident qu'il n'y a pas beaucoup de salles de notoriété à Paris et il se trouve qu'aucune d'entre elles ne présente un confort d'écoute et une qualité visuelle qui permettent aux gens d'apprécier le spectacle et qui conviennent aux conditions que l'on exige pour les problèmes du service d'ordre et du prix des places.

(M) J'estime qu'en ce moment, il y a une grave crise tant au niveau des médias qu'au niveau des salles par rapport au rock indépendant. C'est à dire qu'en ce moment, à Paris, ça redevient grosso modo comme il y a cinq ans. Les groupes n'ont plus le choix et doivent se résigner à faire des concerts à 80f dans des salles assez bizness, la possibilité même de faire ces concerts est assez réduite. Ensuite, les médias considèrent que le rock français est arrivé et ils ne font plus d'efforts par rapport à tout le rock alternatif.

(L) Mais tant que la presse pointe son nez là-dedans et en parle c'est important que les groupes tiennent tête comme nous, qu'ils refusent de jouer à 80f ou plus.

(F) C'est plus large que ça, c'est un problème de culture. Il y a des cultures qui passent, le rock est une culture marginale et on veut le laisser tel quel. On serait une troupe de théâtre, on aurait à la limite des structures, des subventions même. C'est clair, le rock dérange, c'est une culture bafouée, pourtant c'est une culture à part entière qui concerne les jeunes, le pouvoir tend à éliminer ça.

(L) Je pense que ce qui les gêne aussi, c'est simplement qu'il y ait un rassemblement de jeunes qui entrent en contact et qui ne soit pas contrôlé. Quand on balance du Coca sur le public, ils trouvent ça très bien, ça ne les fait pas chier. Quand les Bérus disent des textes qui peuvent remettre en cause les choses, là ils flippent un peu.

(M) Quand le rock est autre chose qu'un simple produit tout prêt à consommer, à ingurgiter, à culturer, qui a un tant soit peu de racines, ça gêne, c'est sûr.

Mais ces problèmes, tous les groupes en France les rencontrent...

(M) Oui, mais tous les groupes sur lesquels on met les projecteurs actuellement sont capables de passer à la Cigale, dans pleins d'endroits, sans aucun contrôle sur le prix des places et avec un service d'ordre de craignons. Ces gens-là considèrent qu'ils font du rock et ce qui se passe dans le public, s'il est content ou pas est un problème secondaire. Ce qui compte c'est qu'ils puissent avant tout jouer sur scène et éventuellement encaisser.

Tu parles d'un problème d'implication ?

(F) D'implication et de contrôle tout court.

(M) Il faut voir qu'il y a le rock mais pas que ça, tout ce qui est alternatif. Ce sont des médias, des artistes, des cinéastes, ce furent des radios, il en reste encore quelques-unes. A partir du moment où tu veux avoir un contrôle sur ton art, c'est de plus en plus restreint. C'est pas forcément politique, quand tu es artiste, tu dois savoir qui fait quoi, pour qui, à quel prix, etc...

(L) Il faudra un peu que les gens se mouillent s'ils veulent que ça bouge en France, qu'il y ait des salles qui s'ouvrent.

Il me semble qu'il n'y a pas beaucoup qui suivent le mouvement...

(L) On a fait le choix de se battre contre le show-biz, c'est beaucoup plus dur que d'en faire partie. Parce qu'il n'y a rien de plus simple que de signer un contrat sans avoir de contrôle. N'importe quel groupe est capable de faire le Zénith à 130f. Peut-être qu'il n'y a que les Bérus qui soient capables de le faire à 50f.

(F) C'est plus facile de ne pas respecter son public que le contraire.

(L) Mais je suis un peu d'accord avec toi quand tu dis qu'il n'y a pas tant de groupes qui suivent, il en faudrait plus, c'est peut-être aussi parce que les médias en parlent mal, que les gens sont mal informés.

(M) A un moment, c'était flagrant, on ne parlait de personne sauf de nous. Et cela a abouti à une chose : au lieu de pousser le rock alternatif, ça a donné un coup de pouce au rock français, c'est pas si mal mais insuffisant. Parce que ça ne sert à rien de créer une génération qui reste dans l'ombre. (F) On se casse les épaules à enfoncer des portes et eux ont une voie royale qui est déjà toute tracée.

Vous n'avez pas peur que ce concert au Zénith soit mal perçu ?

(L) Je ne comprends pas pourquoi, vu les conditions que l'on propose. (F) On va transformer le Zénith en bombardier, en squatt géant. L'idée, c'est aussi de prouver que ça peut être aussi une salle rock, c'est pour cela que l'on a besoin du soutien des gens.

(M) Il est possible que ce soit mal perçu, mais il y a le côté médiatique de l'histoire. Taper fort comme ça, c'est le moyen de redresser la barre par rapport aux errements qu'il y a, à droite, à gauche. Si on foire, on sera désavoué en masse, si ça marche tu peux être sûr que les gens se tordront d'enthousiasme dans tous les sens.

(L) Faire les Trans' de Rennes, le Printemps de Bourges, c'était ça aussi. On s'est fait hurler dessus déjà, pourtant ça a une image sympathique. Les gens nous ont dit "quoi ? vous faites un festival et avec des gros groupes?"

(F) A Rennes ce fut un très bon concert.

(L) On y a été pour voir. Le Printemps de Bourges ça craint, il y a de la pub et des flics partout mais on a encore démontré que l'on pouvait faire des concerts à 50f.

(M) On était 20 balles moins cher que tout le monde et ça a été l'un des rares concerts à faire rentrer de l'argent dans les caisses du Printemps! Une démonstration assez éclatante tout de même. Il en faudrait plus souvent mais le problème c'est que c'est toujours nous qui faisons les frais de la fête.

(F) C'est surtout eux qui ont gagné de l'argent. Autant le concert s'est bien passé côté public, autant pour nous c'était désastreux : on n'a été ni logé,

ni nourri... Il y avait comme une barrière entre eux et nous.

(M) Ce qui est rigolo dans l'histoire, c'est que le directeur du festival est aussi le patron du Zénith, alors on verra bien si lui de son côté a évolué, s'il donne les moyens aux Bérus de faire un concert réussi ou saboté...

Comment s'organise votre travail dans le groupe ?

(L) A la base, moi c'est la musique, les textes c'est François, il y a Mastro le sax qui entre aussi en jeu. C'est à dire qu'on est plutôt une base de deux ou trois pour les titres. Après, en ce qui concerne les gens qui participent avec nous sur scène, on voit ensemble ce qu'ils peuvent amener ou faire sur scène en fonction des morceaux. On a commencé à deux, c'est un choix plus simple et c'est aussi un rapport de couple. Comme ça, les choses sont claires entre nous, quand ça foire, ça foire. Je pense que les choses évoluent, ce n'est pas une évolution que l'on cherche, ça se fait avec le temps, même moi je change. Quand on a commencé j'avais 19 ans, aujourd'hui j'en ai 23.

(F) Ce n'est pas une évolution imposée par un directeur artistique, c'est une évolution basée sur le quotidien. C'est comme les gens qui ont un accident, si demain je perds une jambe, j'évoluerai avec une jambe en moins, c'est la destinée...

(L) C'est très simple, ça se fait à notre rythme.

(F) De toute façon, je ne conçois pas le groupe d'une part et la vie de l'autre. Ça fait partie d'un tout. C'est sûr que si on était dans un pays avec des cours d'eau, des palmiers, une région très paisible avec des gens pacifiques... on ne ferait pas du tout cette musique.

(L) On ferait des chansons sur les petites fleurs, avec de la mandoline, des chansons d'amouùùrrrr... On est comme un groupe de folklore, on donne un reflet de la vie dans une ville aujourd'hui.

(F) Comme une caméra.

Et votre public aussi a évolué ...

(M) Les Bérus sont assez connus maintenant pour qu'il y ait beaucoup de gens très différents qui viennent nous voir, je reçois beaucoup de lettres qui en témoignent.

(L) On veut montrer que même si on est tous différents, pendant un soir on va faire la fête ensemble et peut-être que ça peut amener les gens à se rencontrer, à casser les barrières entre les jeunes. Rassemblons toutes nos tribus.

(F) Je crois que c'est clair dans les textes.

(L) J'essaie d'aller souvent dans les concerts et je vois trop souvent des gens qui s'observent dans les coins, des bandes qui passent leur temps à s'épier. Ils se font tous chier, qu'ils retirent leur costume et qu'ils dansent! Si on pouvait porter toutes les étiquettes à la fois ça me plairait.

(F) La définition : on est un groupe humain mondial ! Pas mal, non ?

(L) Il y a trop de groupes, trop de gens qui s'enferment dans des étiquettes, dans des moules. Qu'on les casse!

(F) J'espère que les gens sentent ça au concert, qu'on est un groupe sincère. Quand tu vois un groupe de stars qui te parlent de haut, tu te sens petit. Mais quand tu vas voir un concert, c'est aussi pour essayer d'oublier le piedestal, pour être sur le même plan que ceux qui sont sur scène. La scène doit s'étendre partout dans la salle, on a besoin de voir que les gens participent, on tient à limiter cette distance entre nous et le public.

(L) C'est aussi pour ça que l'on tient à ce que ce soit notre service d'ordre qui soit sur place, pour éviter des malentendus. Du moment que les gens viennent pas avec des flingues...

(M) Et c'est un problème car le Zénith, à l'instar de plus en plus de salles parisiennes, impose son service d'ordre. On ne fait pas confiance à ces professionnels dans la mesure où ils basent leur boulot sur un rapport de force avec les gens, comme les flics. On veut éviter cela et peu de gens y font attention.

(L) Le spectacle commence à partir du moment où les gens font la queue. Si tout se passe bien, il y aura une bonne ambiance c'est sûr. Va à la Locomotive voir comment ça se passe, il y a des mecs qui en sortent en vol plané tous les soirs.

Etre indépendants, qu'est-ce pour vous ?



(François)

(M) Etre indépendant, cela veut dire être impliqué d'un bout de la chaîne à l'autre. Je vais te donner un exemple. Actuellement, nos disques sont pressés par Ipo qui presse aussi Crass, Gougnaf et d'autres. En fait, si on est chez eux, c'est qu'avant on passait par Pathé Marconi qui deal avec New-Rose. On a appris que PM et EMI détiennent les deux-tiers de l'industrie discographique en Afrique du Sud, on les a donc quittés sans délai, on n'a pas été les seuls. On se pose les questions jusqu'au bout.

(L) Avant, un groupe de folklore, c'était quoi ? Des gens qui se retrouvaient et qui jouaient ensemble des choses très simples sans aucun rapport de commerce. Il y a du fric brassé, on ne veut pas filer du fric à n'importe qui.

(M) C'est d'ailleurs le problème qui se pose actuellement à nous avec la Sacem. Comme chacun sait, c'est un gros trust monopolitique chargé de gérer les droits sur les disques qui se fabriquent. Ils prennent donc aux producteurs pour soi-disant donner aux artistes et gèrent ainsi de l'argent perçu sur le passage télé et radio. Le problème dans cette histoire, c'est que quand tu es sur ton propre label, le rapport avec la Sacem est différent. L'argent que tu files suivant ta production de disque, "les droits de reproduction mécanique", tu ne le revois qu'au bout d'un an. En attendant, la Sacem trafique avec, le place en bourse, s'achète des immeubles. Il suffit de voir leurs locaux à Neuilly pour te donner une idée de la masse d'argent qu'ils brassent.

(L) Il y a même des inspecteurs que l'on a surpris à réclamer des sous avant nos concerts. Puisqu'on est connu, ils pensent que la salle doit payer. Il y a de l'argent qui se fait sur notre dos. On est un gros groupe indépendant et c'est dur. On est confronté à des choses dont on n'a pas l'habitude.

(M) On est obligé à chaque coup d'analyser tout. Et je comprends qu'il y ait des groupes qui signent avec des grosses boîtes. On leur offre tout, ils n'ont qu'à ouvrir le bec et ingurgiter, ils se font plumer en même temps. C'est comme les oies, ils finiront en foie gras. Regarde la trajectoire de certains groupes qui ont été sur de gros labels. Des groupes de rock comme les Dogs par exemple, tu as vu comment les boîtes de disques se sont servies d'eux ? Ils les ont laissés choir de haut, ils ont peut-être été naïfs mais c'est dissuasif.

(L) Tu les vois maintenant sur scène, tu as l'impression qu'ils ont été lessivés, grignotés de partout. On a joué avec eux à Toulouse, ils étaient fatigués, c'était terrifiant.

Etre indépendant, c'est conciliable avec un public qui s'élargit ?



(Loran)

Monsieur MULO

(L) Je ne pense pas qu'on cherche à avoir un public de plus en plus large. L'important est que n'importe qui puisse voir Bérurier Noir au moins une fois. Qu'ils aiment ou pas, ça rentre dans un autre cadre, on cherche d'abord une réaction. Si une fois on joue sur scène et que rien ne se passe, il faudrait arrêter. Récemment à Montpellier, on a cru que c'était comme ça, c'était une trop grosse salle.

(M) A partir du moment où tu représentes un poids, si tu l'ouvres ça va s'entendre. T'es forcément mal vu. Il y a des flics devant chacun de nos concerts, on traîne la réputation de dévastateurs suivis par des hordes paillardes et hooliganesques, c'est un cliché à deux sous mais qui a fait son chemin. Il y a beaucoup d'endroits où on est interdit de fait. Soit les salles flippent, c'est l'autocensure, soit les municipalités ou la police font ce qu'il faut pour ça.

(L) On a joué dans le pays basque et on a appris que les gens qui organisaient le concert avaient eu des pressions par la mairie de la ville de la part de la préfecture de police de Paris. Alors que c'était un concert génial, les pauvres flics n'ont pu arrêter que des graffiteurs.

(M) C'est un problème par rapport aux jeunes en général, jeune = voyou, c'est devenu un cliché établi. Même par rapport aux médias, c'est évident que les gens réfléchissent à deux fois avant de faire parler les Bérus. Regarde l'exemple de Libération. Un truc flagrant, ce journal ne parle jamais des groupes indépendants français pour une raison très simple, c'est que quand des gens comme nous ou les Brigades, ou Nuclear Device ouvrent leur gueule, ce n'est pas pour dire les mêmes choses que l'image Madonna qu'ils voudraient présenter du rock. Je ne demande qu'à voir le contraire. En tout cas pour l'instant, au niveau du rock, on ne correspond pas à l'image de la jeunesse qu'ils voudraient présenter. C'est à dire un truc très yuppie, un peu socialo bon teint. Quand Michael Jackson va passer à Paris, il y aura dix pages dans Libé, c'est sûr. C'est évident qu'avec un tel ciblage musical et intellectuel, des gens comme nous n'ont pas leur place, et il y a un blocage rédactionnel. Je n'attends qu'une chose, qu'ils me prouvent le contraire.

Ce qui veut dire que l'on est dans une situation bloquée pour la scène alternative ?

(M) Il faut voir ce qui est alternatif ou pas. Nous sommes complètement en accord avec les gens qui sont indépendants au sens véritable, qui poussent une éthique musicale idéologique en rapport avec ce qu'est le mouvement indépendant. Des gens comme Dazibao par exemple, bien qu'ils fassent une musique qui soit à mille lieues de la nôtre. Leur optique



Monsieur MULOT

est différente mais ils se réclament clairement indépendant. Il y a des tas de gens qui font de la musique proche de la notre : mais si CBS leur propose un contrat demain, ils l'accepteraient sans problème.

Entre différents labels, quels sont vos relations ?

(M) On n'est pas tous d'accord, les gens n'ont pas la même gestion des concerts. C'est sûr que c'est parfois compliqué, aussi un problème de personnalités... Ce sont les mêmes problèmes auxquels nous sommes confrontés. Si tu discutes avec les gens de Nuclear Device, des Brigades ou de Parabellum, qui ne sont pas sur le même label que nous, ils te diront les mêmes choses, peut-être pas de la même manière mais ça tourne autour des mêmes points.

Vous envisagez des structures communes pour faire face à ces problèmes ?

(M) C'est ce qu'on fait peu à peu. Actuellement, on crée une co-équipe de management avec dix autres groupes de quatre labels différents.

(L) C'est bien mais je t'assure que ce n'est pas évident. Rien qu'au niveau matériel, il y a des bâtons dans les roues à chaque étape. Chaque marche que l'on passe on se prend dix coups de gourdins dans la gueule.

(M) Plus ça va et plus on a en face de nous des structures de plus en plus grosses qui se ferment pour se protéger. Aujourd'hui, on est très bien organisé, si on avait été organisé comme ça dès le départ, il y a deux ans, ça aurait été une véritable claque pour tout le monde. Là, tous les groupes se connaissent relativement, sont capables d'attirer du monde, nos structures de promo et de médias sont assez importantes, mais en même temps, plus tu vises gros, plus c'est compliqué. Nous, dans notre ensemble on est une dizaine de groupes : des gens de chez Visa, Ausweis, Dazibao, Haine Brigade de Lyon, Flytox, Nuclear Device, Ludwig Von 88, les Washington Dead Cats, Les Satellites... Mais on sait que l'on ne sera pas opérationnel avant un bout de temps, ça se limite à des échanges de fichiers, à des envois de courriers groupés.

(L) Ça se passe de façon simple: par exemple quand un groupe fait un concert dans une ville et que l'ambiance, l'organisateur sont sympa, c'est un concert que tous les groupes vont pouvoir faire après. C'est comme ça que se créent nos structures.

Ca ne vous fait pas peur au niveau du groupe ? Vous ne craignez pas l'enfermement ?

(L) Faire un show-biz indépendant, c'est ce que tu veux dire ? Ce n'est pas un hasard si on a failli arrêter il y a six mois. C'est vrai que maintenant, du fait que l'on vend plus de 40 000 albums, on ne fait peut-être plus un texte dans les mêmes conditions, on ne se pose plus les mêmes questions. Arriver à être sincère en se posant des questions, c'est de moins en moins évident. A un moment, on a pensé qu'on ne pouvait pas rester indépendant en étant gros. C'est pourquoi on voulait vraiment tout arrêter. Si on a

repris, c'est qu'on ne pense qu'il y a encore des choses à faire. On rencontre d'autres gens qui nous font penser qu'on avait raison. Au Zenith, on joue avec Kortatu, groupe basque espagnol. Je crois que c'est un peu les Bérus basques... Ils représentent bien le rock indépendant de là-bas.

Avez-vous eu des contacts du côté de l'Angleterre ?

(M) C'est difficile d'avoir un son véritable et de toutes manières, pour les Anglais, le rock français n'existe pas vraiment. On les a surpris par ce qu'on fait, par notre son, mais de là à se creuser pour faire quelque chose là-bas...

(L) Je trouve qu'au niveau rock, il n'y a plus grand chose qui sorte d'Angleterre en ce moment. C'est un rock indépendant un peu show-biz, voir l'exemple de Depeche Mode.

(M) Ce qui me permet de critiquer votre chart des indépendants. Qu'est-ce qu'on y trouve, entre autres : Mute, Virgin, CBS, Phonogram, Boucherie aussi, mais ils sont distribués par Musidisc... Ok pour le côté production indépendante mais quand tu bénéficies de la structure de diffusion, de promotion d'un gros label...

(L) Ce qui me fait un peu peur, c'est que les gens qui lisent ça se demandent ce que c'est que d'être indépendant. Finalement, c'est un problème de définition.

Les Bérus sont des amateurs ?

(M) On est amateur, c'est certain, le groupe le plus amateur et c'est extraordinaire d'être arrivé à ce niveau là. Moi je vis de mon boulot mais Loran et François ont un job par ailleurs, ce sont des amateurs au sens véritable.

(L) Oui, quand on parle de la vie, de ce qui se passe dans la rue, il faut le vivre. Si tu es tout le temps dans ton petit nuage, entouré par la presse, faisant des concerts, qu'est-ce que tu vas raconter ? C'est important, sinon c'est la routine. Nous, on fait trois concerts et puis on rentre, on bosse et on recommence plus tard. Il y a Marsu qui râle mais c'est mieux comme ça. C'est comme ça que l'on peut être bon sur scène, donner le maximum à chaque concert et quand on part c'est bien, on part vraiment. Les Bérus c'est un loisir, un truc que j'aime faire. Quand on s'est arrêté, on s'est aperçu de ça aussi. On a remis les choses au point tant au niveau de l'organisation qu'au niveau de l'argent. On a un rapport sain avec le fric, tout le monde gagne la même chose.

Des projets maintenant ?

(L) J'aimerais faire un petit film sur chacun de nos titres, une petite histoire à chaque fois. D'une manière générale, on n'a jamais vraiment eu le temps d'exploiter le côté visuel du groupe.

(M) Plus ça va, plus on est impliqué avec des gens qui sont hors du circuit rock. Que ce soit sur la scène ou hors de la scène, avec des associations anti-racistes comme Réflexes ou Cavale, qui est impliqué dans les problèmes de prison. Des gens en relation avec nos idées.

(L) Sur la scène, avec des gens du cirque, des gens du spectacle. Il faut que l'on accentue encore ce côté, que ça explose de partout, que ça sorte du simple concert en gardant la spontanéité. A long terme, peut-être dans vingt ans, j'ouvrirai un camp pour les agités du monde entier, ça j'y tiens. J'ai reçu beaucoup de lettres d'animateurs qui sont prêts à nous aider, je suis un bon animateur aussi.

JEAN-PIERRE SLUYS

DISCOGRAPHIE

- (uniquement les disques toujours disponibles)
- "Live" (K7, Visa)
- "Nada" (maxi, Bondage)
- "Macadam massacre" (maxi, Bondage)
- "Concerto pour détraqués" (LP, Bondage)
- "Joyeux merdier" (maxi, Bondage)
- "L'empereur Tomato Ketchup" (45t, Bondage)
- "Abracadabroum" (LP, Bondage)
- Nouveau 45t et maxi à paraître.